

HOMÉLIE 11

«Il faut pareillement que les diacres soient pudiques, n'ayant qu'une parole, ne s'adonnant pas au vin, ne cherchant pas un gain malhonnête, gardant le mystère de la loi dans une conscience pure. Qu'ils soient d'abord éprouvés, et qu'ils exercent ensuite leur ministère dès qu'on n'aura pas de reproche à leur adresser.»

1. Après avoir parlé des évêques et caractérisé leur genre de vie, après avoir dit ce qu'ils doivent être et ce dont ils doivent s'abstenir, franchissant l'ordre sacerdotal, Paul en vient aux diacres. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a pas une grande distance entre les prêtres et les évêques; les prêtres ont reçu la mission d'enseigner et celle de gouverner une Eglise, et dès lors on peut leur appliquer ce qui regarde les évêques. Ceux-ci ne l'emportent que par la consécration; voilà ce qu'ils paraissent avoir de plus que les prêtres. «Les diacres pareillement.» Cela veut dire qu'ils doivent avoir les mêmes qualités. Les mêmes, que faut-il entendre par là ? Qu'ils doivent être irrépréhensibles, modestes, hospitaliers, pleins de mansuétude, fuyant les querelles, n'aimant pas l'argent. Que le mot, «pareillement,» ait bien cette signification, on le voit par la suite du texte : «Pudiques, n'ayant qu'une parole;» pas de ruse ni de fourberie. Rien ne fait dégénérer comme la ruse, rien comme la fourberie n'est inutile à l'Eglise. «Ne s'adonnant pas au vin, ne cherchant pas un gain malhonnête, gardant le mystère de la foi dans une conscience pure.» Vous voyez là ce que comprend le mot «irrépréhensible.» Vous allez voir maintenant celui-ci : «Que ce ne soit pas un néophyte.» Paul le traduit ainsi : «Qu'ils soient d'abord éprouvés;» et la même chose, il l'avait dite des évêques. Telle est la connexité du discours, rien ne s'interpose entre ces deux termes. C'est pour cela qu'il a dit plus haut : «Que ce ne soit pas un néophyte.» Ne serait-il pas contraire à la raison qu'un esclave récemment acheté ait aucune charge importante dans la maison, avant d'avoir donné par une longue expérience de nombreux témoignages de ses sentiments, et qu'un infidèle à peine introduit dans l'Eglise de Dieu, y figure aussitôt au premier rang ?

«Que les femmes aussi, continue l'Apôtre parlant des diaconesses, soient pudiques, sans duplicité dans leurs paroles, sobres et vigilantes, fidèles en tout.» Quelques-uns prétendent que cela s'applique aux femmes en général; mais comment eût-il tout à coup parlé d'elles au milieu d'un sujet aussi particulier ? Non; il s'agit de celles qu'on avait élevées à la dignité de diaconesses. «Que les diacres n'aient été mariés qu'une fois.» Cela regarde également les diaconesses; il le fallait, c'était absolument nécessaire pour l'honneur et l'utilité de l'Eglise. Les diacres ne devaient donc avoir eu qu'une femme. Sous ce rapport, il est exigé d'eux le même degré de vertu que des évêques, malgré la différence de dignité : comme eux ils doivent être irrépréhensibles et chastes. «Gouvernant bien leurs enfants et leurs maisons. Ceux qui auront sagement administré, se seront acquis une belle place, et la plus ferme assurance dans la foi selon le Christ Jésus.» Partout il recommande la bonne direction des enfants, de peur que les autres n'y trouvent un sujet de scandale. «Ceux qui auront sagement administré, dit-il, se seront acquis une belle place,» auront fait de grands progrès, et la foi qu'ils ont dans le Christ sera pour eux une source intarissable de confiance. C'est comme s'il disait : Ceux qui se seront montrés pleins de vigilance et de zèle dans les grades inférieurs, seront bientôt élevés aux premiers. «Je vous écris ces choses, espérant venir vous trouver avant peu; et pour vous remettre en mémoire, dans le cas où je tarderais, comment vous devez vous conduire dans la maison de Dieu, qui est l'Eglise du Dieu vivant, la colonne et l'appui de la vérité.» Pour ne pas affliger son disciple en lui faisant de telles recommandations, il lui dit : Si je vous écris de la sorte, ce n'est pas que je ne doive venir; mais, s'il m'arrive de me retarder, n'en ayez pas de peine. Il écrit à son disciple pour le consoler, il écrit aux autres pour les réveiller et leur inspirer plus de zèle; la promesse toute seule de sa prochaine arrivée pouvait déjà beaucoup. Ne vous étonnez pas cependant que, prévoyant toute chose par l'esprit, il soit à cet égard dans l'ignorance : «J'espère venir; mais, si j'éprouve du retard;» ainsi s'exprime le doute. C'est parce qu'il est poussé par l'esprit, et non par sa seule volonté dans toute sa conduite, qu'il l'ignore apparemment.

«Afin de vous rappeler de quelle manière vous devez agir dans la maison de Dieu, qui est l'Eglise du Dieu vivant, la colonne et l'inébranlable appui de la vérité;» ce qui la distingue du temple des Juifs. En cela sont comprises la foi et la prédication; car la vérité à son tour est la colonne et l'appui de l'Eglise. «C'est évidemment ici le grand mystère de la piété : Dieu s'est manifesté dans la chair, il s'est justifié dans l'esprit." Vous voyez ici l'incarnation décrétée pour nous par la sagesse divine. Ne me parlez plus des clochettes suspendues aux vêtements des

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES A TIMOTHÉE

pontifes, ni du saint des saints, ni du pontife lui-même; l'Eglise est la colonne de l'univers. Pensez à ce mystère, et vous frissonnerez. Oui, c'est un mystère, un grand mystère, le mystère de la piété, une chose néanmoins reconnue, et qui n'est pas en question, sur laquelle le doute n'est pas possible. En traitant des fonctions sacerdotales, il ne dit rien de pareil à ce qu'on lit dans le Lévitique, et par là même il nous élève plus haut, en disant : «Dieu s'est manifesté dans la chair;» le Créateur s'est rendu visible dans notre humanité. «Il s'est justifié dans l'esprit.» La sagesse a été justifiée par ses propres enfants, avait-il été dit; et encore : Celui-là n'a pas commis de tromperie; et nous avons ici la même pensée que dans le prophète : «Il n'a pas commis de péché, et la ruse ne s'est pas trouvée dans sa bouche.» (Is 53,9) L'Apôtre continue : «Il s'est montré aux anges.» Donc les anges ont vu le Fils de Dieu en même temps que nous; ils ne l'avaient pas vu antérieurement. Il est grand en vérité ce mystère. «Il a été prêché au milieu des nations, il a été cru dans le monde.» Les hommes l'ont entendu et l'ont accepté dans toutes les contrées de la terre. Le prophète l'avait dit clairement : «Leur bruit s'est répandu sur toute la terre.» (Ps 18,5) Ne croyez pas que ce soient là des paroles sans portée, non certes, elles renferment de profondes réalités. «Il a été transporté dans la gloire,» dans les nuées du ciel. «Ce Jésus qui vient d'être enlevé du milieu de vous, reviendra tel que vous l'avez vu.» (Ac 1,11)

Remarquez maintenant la prudence du bienheureux Paul. Devant exhorter ceux qui étaient investis du diaconat à ne pas abuser de l'usage du vin, il ne leur interdit pas précisément l'ivresse; il les avertit de ne pas s'adonner au vin. Sage recommandation; car, si les anciens, quand ils devaient entrer dans le temple, s'abstenaient complètement du vin, bien plus le faut-il à notre époque. Le vin produit les distractions, et, lors même qu'on ne va pas jusqu'à l'ivresse, il amoindrit les énergies et débilite les facultés de l'âme. Remarquez encore comme il désigne partout sous le nom de mystère l'incarnation qui s'est accomplie pour nous; certes à bon droit, puisqu'elle n'est pas connue de tous les hommes, et que les anges eux-mêmes n'en avaient pas une claire notion, ne l'ayant obtenue que par l'Eglise. De là cette expression : «Evidemment c'est un grand mystère.» Bien grand, car l'homme a été fait Dieu, et Dieu s'est fait homme; on a vu l'homme impeccable, l'homme transporté au ciel et proclamé sur toute la terre : les anges l'ont vu comme nous. C'est donc un mystère; n'allons donc pas le divulguer sans discernement et l'exposer en tout lieu; ayons une vie digne de ce mystère. Ceux à qui les mystères sont confiés sont grands eux-mêmes. Qu'un roi vienne à nous confier un secret, ne le regarderions-nous pas, je vous le demande, comme le témoignage d'une grande amitié ? Eh bien, c'est Dieu qui nous confie son secret; et, comme si ce n'était pas pour nous une grâce insigne, nous payons d'ingratitude celui qui nous en a favorisés. Tremblons d'être de la sorte insensibles à ce bienfait. C'est un mystère que tous connaissent aujourd'hui : on l'ignorait autrefois; mais il est devenu pour tous manifeste.

2. Montrons-nous dignes de garder le mystère divin. Voilà que Dieu nous a confié ce mystère ineffable, et nous refusons de lui confier nos biens. Il a beau nous dire : Remettez-les en mon pouvoir, et nul ne pourra les ravir, ni le ver ni le voleur n'y porteront atteinte; il nous promet hautement de nous les rendre au centuple, et nous ne l'écoutons pas. Quand nous confions un dépôt aux hommes, nous n'espérons pas le retirer augmenté, si même nous le retirons tout entier, nous témoignons de la reconnaissance. S'il tombe aux mains du voleur, j'en prends sur moi la perte, et je ne vous dirai pas : Le voleur l'a soustrait, ou le ver l'a rongé. Ainsi Dieu vous parle. Ici-bas il vous rendra le centuple, et la vie éternelle là-haut; personne cependant qui lui confie sa richesse. – Mais il la rend bien tard, direz-vous peut-être. – C'est la plus grande preuve de sa munificence, que de ne pas nous restituer le dépôt dans cette vie fragile et caduque. Je me trompe encore, puisqu'il nous rend le centuple ici-bas. Qu'avait laissé Paul, je vous prie, son âne ? Pierre, son roseau et ses hameçons ? Matthieu, ses registres ? L'univers entier ne leur fut-il pas ensuite plus ouvert qu'aux monarques ? Est-ce que chacun ne venait pas déposer son argent à leurs pieds ? Est-ce qu'on ne les en faisait pas les dispensateurs et les maîtres ? N'allait-on pas jusqu'à leur offrir son âme ? Ne se livrait-on pas complètement à leur volonté ? Ne se montrait-on pas heureux de se dévouer à leur service ? Et même de nos jours ne voyons-nous pas souvent de semblables choses ? Beaucoup d'hommes nés dans une humble condition, et qui n'avaient manié que la bêche, à qui manquaient souvent les aliments nécessaires, dès qu'ils avaient embrassé la vie monastique, n'ont-ils pas rempli le monde de leur renommée ? N'ont-ils pas même obtenu les hommages des rois ? Regardez-vous cette grandeur comme peu de chose ? Songez que ce n'est que le surcroît, et que la sublime récompense nous est réservée pour le siècle futur.

Méprisez les richesses, et vous les posséderez : voulez-vous être dans l'opulence, cherchez la pauvreté. Tels sont les divins paradoxes : Dieu veut que vous deviez la richesse,

non à votre industrie, mais à sa grâce. Laissez-moi ce soin, vous dit-il; occupez-vous des choses spirituelles, et vous apprendrez quelle est ma puissance; fuyez la servitude et secouez le joug des possessions terrestres. Tant que vous les retiendrez ainsi, vous serez pauvre : quand vous les aurez dédaignées, vous serez doublement riche, et parce qu'elles afflueront de toute part, et parce que vous n'aurez pas les besoins du reste des hommes. Ce n'est pas la multiplicité des possessions, c'est le petit nombre des besoins qui fait la vraie richesse. Dès qu'il a besoin, un roi ne diffère en rien du dernier des pauvres; car c'est le besoin qu'on a des autres qui constitue la pauvreté; et par là même le monarque est pauvre puisqu'il a besoin de ses sujets. Tel n'est pas l'homme crucifié; il n'a besoin de personne, il lui suffit de ses mains pour gagner sa nourriture : «Ces mains m'ont fourni le nécessaire, ainsi qu'à mes compagnons.» (Ac 20,34) Celui qui tient ce langage a dit ailleurs : «Nous sommes comme n'ayant rien, et nous possédons tout.» (II Cor 6,10) Le même à Lystres avait passé pour un dieu. Voulez-vous avoir les biens de la terre, cherchez le ciel : voulez-vous jouir des choses présentes, méprisez-les. «Cherchez avant tout le royaume de Dieu, nous est-il dit dans l'Évangile, et toutes les choses vous seront données par surcroît.» (Mt 6,33) Comment de si petits objets excitent-ils votre admiration ? Pourquoi soupirez-vous après des biens illusoires et sans valeur ? Jusques à quand resterez-vous pauvre, et vous obstinerez-vous à mendier ? Levez les yeux au ciel, pensez aux richesses qu'il renferme, moquez-vous de l'or, comprenez quel en est l'usage. On n'en use que peu de temps, le temps que dure cette vie passagère : c'est un grain de sable, ou mieux, c'est une étincelle par rapport à l'abîme immense, que la vie présente par rapport à l'avenir. Cela ne peut pas s'appeler une possession, une véritable propriété; nous n'en avons que l'usage.

Pouvez-vous en douter en pensant que d'autres, à peine aurez-vous rendu le dernier soupir, s'empareront de tout, que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas, destinés eux-mêmes à le laisser un jour à d'autres, qui le laisseront à d'autres encore ? Nous sommes tous des étrangers, et peut-être le mercenaire de la maison en est-il plus que vous le véritable maître; souvent le mercenaire reste quand le maître a trépassé, et jouit plus longtemps de cette maison. Si l'un travaille pour le salaire, l'autre a subi le premier cette condition : il a bâti, il a supporté les labeurs et les fatigues. La propriété n'est qu'un nom; en réalité nous ne possédons rien en propre. Ce que nous envoyons là-haut devant nous, c'est la seule chose qui nous appartienne : ce que nous laissons ici-bas n'est pas à nous, mais bien à ceux qui vivent. Souvent même cela nous quitte de notre vivant. Les bonnes œuvres qui partent de l'âme, l'aumône et la philanthropie, voilà ce qui nous appartient. Le reste s'appelle un bien extérieur, jusque chez les infidèles, par la raison qu'il est en dehors de nous. Occupons-nous donc des biens qui sont en nous-mêmes. Nous ne pouvons pas emporter d'ici nos richesses terrestres; mais nous pouvons en partant prendre avec nous nos bonnes œuvres. Faisons mieux, faisons qu'elles nous précèdent, et nous dresserons ainsi notre tente dans l'immortel séjour.

3. Le nom même que nous donnons aux richesses, *χρηματα*, indique l'usage, et non le domaine; dans le fait, nous en sommes plutôt les usufruitiers que les maîtres. Dites-moi, combien de maîtres un champ a-t-il eus, et combien en aura-t-il encore ? C'est un proverbe populaire plein de sens, et nous ne devons pas dédaigner les proverbes quand ils portent ce cachet : Champ, quel est le nombre de ceux qui t'ont possédé, et le nombre de ceux qui te posséderont ? Cela s'applique aux édifices, à tous les genres de possessions. La vertu seule doit émigrer avec nous, la vertu seule passe à la vie future. Excluons donc, étouffons le désir des richesses, pour allumer en nous celui des biens à venir. Ces deux affections ne peuvent pas occuper à la fois une âme; le Sauveur a dit : «Ou bien il aimera l'un et tiendra l'autre en aversion, ou bien il acceptera celui-ci et repoussera celui-là.» (Mt 6,24) Voyez, je vous prie, cet homme accompagné d'une nombreuse suite, parcourant avec pompe l'agora, portant des vêtements splendides, monté sur un superbe cheval, levant fièrement la tête; ne l'admirez pas, il n'est digne que de risée. Des enfants qui jouent aux princes, vous en riez : ils ne méritent pas autre chose, ils n'en diffèrent en rien; et même le spectacle des enfants est tout autrement agréable, parce qu'on y voit la candeur et la simplicité de cet âge. Le rire est ici celui du plaisir : là, c'est celui du mépris, il est excité par la honte. Bénissez Dieu de ce qu'il vous a délivré d'un tel faste, de cet appareil théâtral, Si vous le voulez, quoique né dans une condition obscure, vous monterez plus haut que ce triomphateur assis sur son char. Et de quelle manière ? Lui ne s'élève un peu au-dessus de la terre que par le corps, il y reste attaché par l'âme.

«Ma force est collée à ma chair,» a dit le Psalmiste; (Ps 101,6) mais vous par la pensée vous foulez déjà le ciel. – Cet homme est entouré de nombreux serviteurs qui repoussent la foule. – En quoi donc est-il plus honoré que son cheval ? Peut-on concevoir de pire folie que

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES A TIMOTHÉE

d'écarter les hommes, pour qu'une bête de somme passe plus aisément ? – Il est toutefois honorable de chevaucher ainsi. – Les esclaves chevauchent de même. Il en est qui poussent le faste si loin qu'ils traînent après eux une nombreuse suite, parfaitement inutile. Quoi de plus insensé ? ils veulent donc briller par leurs chevaux, leurs riches vêtements et leur accompagnement servile ? Cette gloire n'est-elle pas un pur néant, donnée qu'elle est par des chevaux et des domestiques ? Avez-vous de la vertu, n'usez pas de pareilles choses ; que votre distinction soit à vous, et ne la devez pas à la présence des autres. Celle-ci, les méchants, les derniers des misérables, de grossiers campagnards, tous ceux qui sont riches, peuvent la posséder. Et les mimes aussi, et les danseurs montent à cheval et font courir devant eux un domestique ; mais ils sont toujours des mimes et des danseurs, ni leurs chevaux ni leurs domestiques ne sauraient les élever d'un degré. Quand celui qui déploie cet appareil n'a rien de bon dans l'âme, tous ces décors extérieurs ne sont qu'une vaine apparence. Appliquez tout ce que vous voudrez sur un mur ruineux ou sur un corps qui se décompose, tout est fragile et même repoussant : l'âme ne tire aucun avantage de tout ce dehors, elle n'éprouve aucune amélioration, l'entoureriez-vous de mille ornements précieux ? N'admirons pas de telles choses, détournons-nous des objets temporels, portons plus haut nos pensées, attachons-nous aux richesses spirituelles : c'est là notre unique honneur ; et de plus nous obtiendrons ainsi les biens à venir, par le Christ Jésus notre Seigneur, à qui gloire et honneur aux siècles des siècles. Amen.